

LÉO FERRÉ

" JE SUIS UN ENFANT "



Il est tard dans la nuit et, en attendant de passer au Pop-club de José Arthur, Léo Ferré bayarde avec Maurice Frot, son très dévoué secrétaire d'ami.



Il est toujours « le Grand Ferré », au music-hall ou au cabaret et il manie tour à tour le fouet de la satire et la fascination d'une poésie à plein cœur.

■ Dans le cabaret de la rive gauche où il chantait ce jour-là, le Don Camillo, Léo Ferré, installé nécessairement à Paris, passa un certain temps à dormir et à fuir les journalistes. Dans ce but, il était obligé de changer d'hôtel tous les jours. Ne nous en plaignons pas car l'entrevue — la seule qui fût possible — eut lieu à la Maison de la Radio, un soir d'émission du Pop Club de José Arthur.

Léo Ferré — veste de cuir noir, jean de velours bleu nuit, marinère bleue à raies blanches et chaussettes violettes — est accompagné de Maurice Frot, son maître-Jacques : secrétaire, attaché de presse, etc. (« Avant tout mon ami ! » insiste-t-il) qui a le physique de Gilles Dreu avec des moustaches à la Brassens.

Je n'avais jamais vu Léo Ferré aussi souriant, détendu, décontracté. Il a l'air d'un oiseau ébouriffé sorti de sa cage et tout étonné de se trouver, clignant des yeux, en plein soleil.

— Notre dernière rencontre, c'était à Bobino, en 1967. Le temps a passé...

— Oui, dit Léo Ferré, la vie, ça passe vite... — Quel effet éprouvez-vous en chantant actuellement devant un public de cabaret ?

— Oh ! c'est un endroit très bien, assez cher, où viennent des gens fortunés ou tout au moins ayant du « péze ». Il y a un dîner-spectacle... C'est un endroit où tous les gens comme moi, qui sont des chanteurs de variétés doivent aller. Il est cependant difficile de travailler au cabaret. Mais c'est intéressant. Quand je suis au théâtre, je suis seul. Je fais un « récital » comme le virtuose qui est seul et avec un seul instrument. Moi, mon instrument, c'est ma voix. Alors, évidemment, c'est inviolable. Il y a des milliers de personnes devant vous. Cela dit, quand je passe au Don Camillo, les gens ont fini de dîner. D'ailleurs, si je voyais un monsieur continuer à manger, je vous affirme que j'irais m'installer avec lui pour « bouffer ». Au théâtre, les gens viennent pour me voir. On m'aime ou on ne m'aime pas. Mais c'est un peu la messe. Tandis que là, ce n'est pas pareil. Au cabaret, on se prostitue. C'est le turl...

Il a prononcé le mot à la française, volontairement, avec un accent faubourien. Il le répète encore :

— Tous les soirs, je vais au turl comme une fille va sur le trottoir. Mot, ce n'est pas pareil, c'est une scène.

— Done, vous avez préparé un tour en conséquence ?

Il s'insurge :

— Non ! Je ne prépare jamais un tour « en conséquence ». Je tente même d'être plus violent que je le suis habituellement. Peut-être que je ne chante pas les chansons qui pourraient avoir un air grandiloquent parce que j'ai des chansons qui exigent de grandes scènes et de grandes salles... Alors, ça tomberait mal du point de vue optique pour les gens qui regardent et, pour moi, du point de vue technique. Cela dit, je chante des chansons de cabaret. J'ai des chansons nouvelles... (Il en chante seize). Disons que j'ai fait un certain choix mais je n'ai pas de chansons adaptées pour tel ou tel endroit.

— Les titres des nouvelles ?

— Quand je vous aurai dit les titres, ça ne servira à rien. Les gens ne reconnaissent pas les titres. Enfin, il y a : Le Mal, L'âge d'or, Monsieur tout blanc, Paris, je ne t'aime plus...

— Tout un programme, ce titre !

— Non, non, pas un programme ! Je parle, non pas de Paris que j'aime toujours, mais d'un certain Paris...

Il est bien exact que le Saint-Germain-des-Prés 69 ne ressemble plus à celui où débuta Léo Ferré, il y a vingt ans !

— Parlez-nous de vos projets...

— Je ne fais pas de projets. On les fait pour moi... Enfin, je sais que je dois aller en France, par-ci, par-là et en Suisse. Ça ne m'intéresse pas de savoir à l'avance où je vais. Parfois, je suis ravi quand j'arrive quelque part. J'aimerais aller à Hong-kong, parce que je suis un enfant. Je doute d'y aller un jour chanter... Ça pourrait faire un titre : Je n'irai jamais à Hong-kong. Quand on me dit : « Tu vas chanter à Marseille », j'aime bien, parce que j'y vais en voiture. J'ai peur de l'avion et je suis obligé de le prendre parfois...

— Vous tenez à la vie ?

— Pas spécialement. Ça m'intéresse... J'avais peur de la mort, quand j'étais plus jeune, peur de la mort lente. Ça doit être dur, pour les autres ! Mais, dites donc, ce n'est pas gai, tout ça...

Ses regards se sont tournés vers un grand tableau



Rencontre au sommet Charles Aznavour est venu donner l'accolade à Léo Ferré, l'un des très grands de la chanson.

moderne qui orne un mur de la salle. La peinture. Il aime ? En fait-il ?

— Je suis absolument nul. Incapable de dessiner. Je ne sais faire que mon métier. D'ailleurs, je l'apprends tous les jours...

Je le trouve en pleine forme physique et le lui dis.

— Oui, ça va... Quand j'avais peur de la mort, je m'inventais des maux et j'avais mal. Or, je n'ai plus rien. Je ne sens plus rien depuis que je n'ai plus peur. Je suis libéré. Un jour je cessai d'avoir peur de l'avion puisque je commence à avoir peur de la voiture... Ne parlons plus de cela, mais je retiens une réflexion des gens en regardant ma voiture : « Vous montez à combien ? » Cette obsession du plafond ! Alors je réponds : 260 ! Ce qui est vrai.

Comme chacun sait, Léo Ferré n'aime pas parler de lui-même. Alors, il faut dévier la conversation sur ses amis... Maurice Frot, qui écrit, qui a publié d'excellents romans... Popaul, son accompagnateur aveugle, qui est plein d'esprit, qui est très intelligent et qui lit énormément...

— Pourquoi n'écrivez-vous pas ? Je veux dire évidemment autre chose que des chansons ?

— Mais j'ai écrit ! Je n'ai pas publié, c'est différent. J'ai failli être publié par un éditeur, Julliard... qui est mort quinze jours après m'avoir lu, le nez sur mon livre en quelque sorte.

Il doit cependant publier prochainement un recueil de chansons sans musique.

Nous parlons un peu d'une émission récente sur Aristide Bruant. Ils ont des points communs... Il en est un qui peut se traduire d'un mot : Liberté. Je le lui dis. Il ne répond pas. Puls, au bout d'un moment :

— J'ai eu des ennuis ces temps-ci...

Son visage s'est fermé, est devenu de pierre, de marbre. Puis il s'est ouvert après quelques secondes seulement. J'ai évité aussi de lui parler d'animaux. Néanmoins, comme une jeune fille s'installait au bar, il l'a comparée à une tarentule, tout en ajoutant qu'une tarentule pouvait être belle...

— Et l'époque actuelle ? Les jeunes ?

— Elle est formidable, passionnante. Les jeunes sont sur la voie de la libération. Et, comme on vit plus longtemps, on est jeune plus loin et l'on est adulte plus tôt. De même qu'il n'y a plus de printemps, il n'y a plus d'adolescence...

— Allez-vous avoir vingt ans maintenant ?

— Non, parce que si j'avais vingt ans à présent, je serais un autre homme et je ne peux pas être un autre.

— Les grands de la chanson, toujours les mêmes ?

— Oui. Brel, Brassens, Reggiani, et puis Gainsbourg et Barbara Strelsand. Quel tempérament !

— Si, dans un programme, vous passiez avant, après ou avec Johnny Hallyday ?

— Comment répondre à cette question ? Je pense que c'est un garçon intéressant... Il a un physique de cow-boy, de western. Il dure. Ça veut dire que des gens aiment ce qu'il fait.

José Arthur l'appella. Je prends congé.

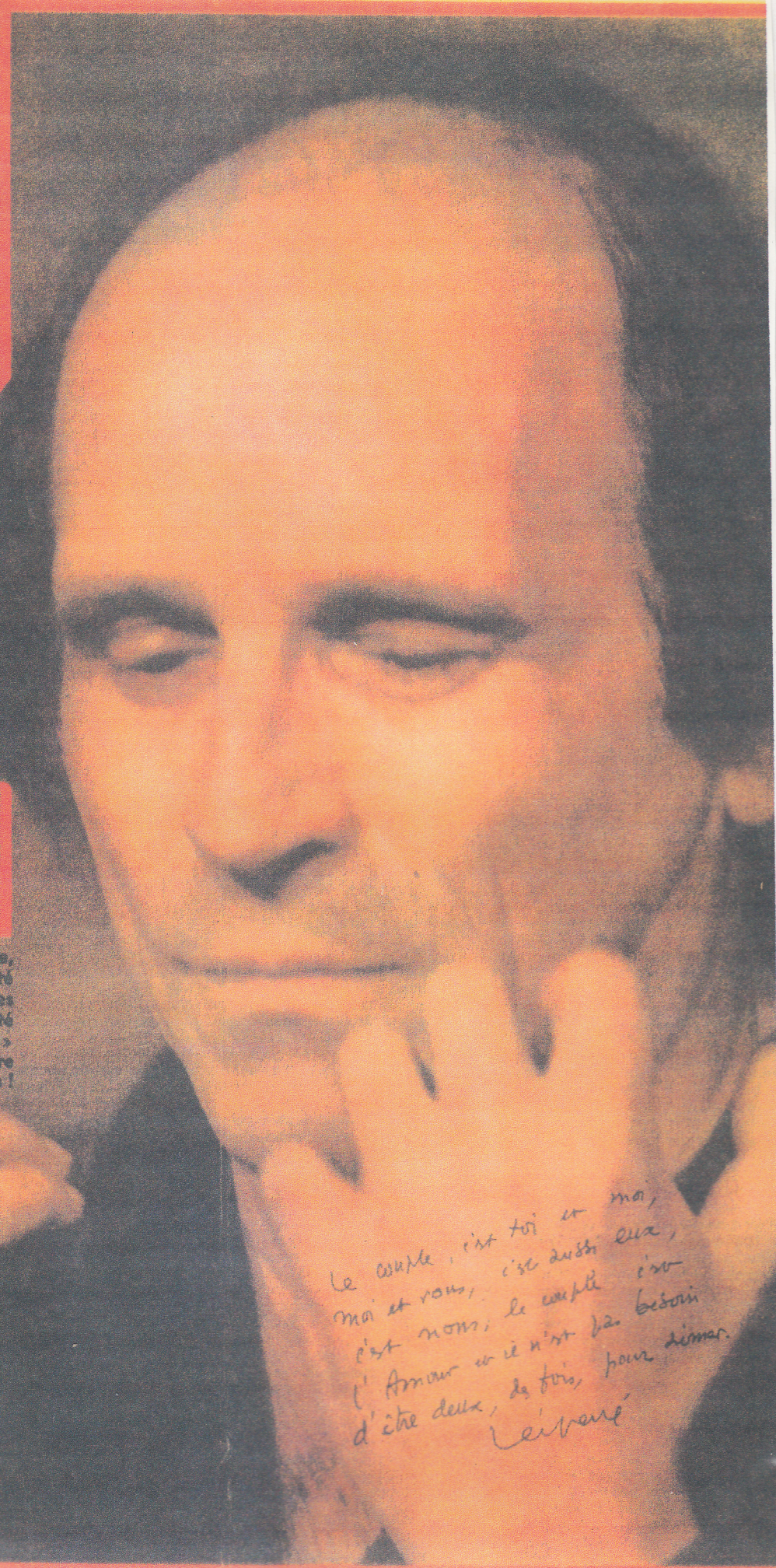
— Merçi. Au revoir, Monsieur Léo Ferré.

— C'est moi qui vous remercie. Au revoir, cher ami.

Georges LANGE.



Pour la première fois de sa carrière,
Léo Ferré a été confronté
dans le hit parade avec les jeunes
et on a beaucoup dansé cet été
sur « C'est extra... »
Belle occasion d'entendre
ses anciennes chansons réenregistrées !



Le couple, c'est toi et moi,
moi et vous, c'est aussi eux,
c'est nous, le couple c'est
l'Amour et il n'est pas besoin
d'être deux, de fois, pour deux.
Leiverré